



Dimanche 26 octobre 2014
Dimanche de la Réformation
Bettina Schaller
Guebwiller
1 Co 3, 11 (1-11).

« Quand au fondement, nul ne peut en poser un autre que celui qui est en place :
Jésus-Christ »

Le dimanche 26 octobre étant probablement le culte dédié à la Réformation pour beaucoup, cette Aide à la Prédication exploite d'ores et déjà la thématique à partir du mot d'ordre proposé pour le 31 octobre. A ce passage sont associés Es 62, 6-7, 10-12 et Ph 2, 12-13.

L'affirmation de Paul est un contre-feu. Un contre-feu qui met en lumière deux manières de vivre le monde : une manière humaine, « charnelle » (v. 3. 4) et une manière spirituelle, que Paul définit, au chapitre 2, comme « connaître (la pensée du) le Christ » (1 Co 2, 16). Ces deux manières de vivre ne conduisent pas à classer les hommes en deux catégories étanches : l'affirmation de Paul se situe dans le cadre d'une lettre adressée à la communauté chrétienne. C'est dire que bien que dans ce cadre, l'homme peut, de fait, continuer à vivre de manière humaine. Il peut aussi, par la foi, vivre de manière spirituelle. L'apôtre relève la menace de la première manière, qui continue de peser, et la potentialité réelle de la seconde manière, qui demande à s'épanouir.

La manière humaine de vivre, c'est de faire tourner le monde autour de soi, ne serait-ce que le petit monde de sa paroisse... L'épître évoque des appartenances identitaires (Apollos, Paul...), qui révèle un monde de compétition, de jalousie, de prévalence. L'apôtre lui-même est impliqué dans ce jeu à son corps défendant, par ceux qui se réclament de lui.

Dans une vision schématique, on verrait bien l'apôtre fougueux évacuer d'un revers de formule son concurrent. Il n'en n'est rien. Apollos est intégré à l'œuvre (« il a arrosé »). Paul, quant à lui-même, évolue à deux niveaux, à partir du motif du fondement. Il est le fondateur de la communauté de Corinthe, c'est un fait : il a « planté ». A ce fondement historique fait écho le fondement spirituel de la communauté : Jésus-Christ. La fondation de Paul n'a pour but que de poser Jésus-Christ comme fondement de la communauté chrétienne. La préséance de Paul est toute relative, n'est pas d'ordre mondain, charnel ; sa seule autorité est celle de renvoyer à Jésus-Christ, ce fondement que, par la Grâce de Dieu, il lui a été donné de poser (v. 10). L'apôtre glisse insensiblement d'un positionnement individualiste à

un positionnement instrumental : « Qu'est-ce (*tis*) donc que Apollos, qu'est-ce (*tis*) que Paul ? » ; ce glissement oriente vers la seule personne de Dieu et de son œuvre (v. 9), dont la personne du Christ est le fondement.

La Réformation est, entre autres, le rappel du *sola scriptura*, la seule Ecriture, qui s'interprète par elle-même (*Scriptura sacra sui ipsius interpres*). L'Ecriture, par la bouche de l'apôtre Paul, rappelle, que Jésus-Christ est le fondement de la communauté chrétienne, de l'Eglise tout entière. L'avertissement de Paul nous concerne en tant qu'enracinés dans une tradition. Le fondement promet bien des bâtisses particulières légitimes, pour autant que celles-ci ne se prennent pas pour plus qu'elles ne le sont.

La Réformation impose un principe en forme de syllogisme. Seule l'Ecriture fait autorité. Or elle évoque Jésus-Christ comme fondement. Si bien que ce qui fait l'autorité de l'Ecriture, c'est de poser Jésus-Christ comme fondement. Inversement, Jésus-Christ est fondement parce que nous reconnaissons que l'Ecriture fait autorité...

Le fameux *Was christum treibet* (ce qui porte le Christ) de Luther (introduction aux épîtres de Jacques et de Jude) répondait au souci, d'ordre dogmatique, d'établir un rapport entre l'Ancien et le Nouveau Testament – décelant, au cœur de l'Ancien Testament, ce qui relève déjà de l'Evangile. Ainsi peut-on voir, dans certaines histoires ou prophéties, « les langes simples et ordinaires » dans lesquels le « trésor, le Christ, y est couché ». L'Evangile de la grâce en Jésus-Christ devient *le* critère qui détermine la vraie canonicité des écrits bibliques, mais aussi le caractère apostolique des prédicateurs... Une manière d'actualiser le principe du Christ comme fondement et de tenir le Magistère à distance de toute prétention à collaborer au salut. Si l'on est moins préoccupé de la question des deux Testaments (quoique...), au-delà d'une posture identitaire, la parole de principe de l'apôtre demeure.

Calvin n'est pas en reste : « ... ceux qui viendront après lui [Paul] ne peuvent autrement servir au Seigneur en bonne conscience et ne doivent être écoutés pour Ministres du Christ, s'ils ne s'étudient à conformer leur doctrine à la sienne et ne retiennent le fondement qu'il a mis [...] Or la doctrine fondamentale, laquelle il n'est aucune licite de corrompre, est que nous apprenions Christ. Car Christ est le fondement de l'unique Eglise » (Jean Calvin, *Commentaire sur la 1^{ère} épître aux Corinthiens*).

Parler de Christ comme fondement, aujourd'hui, pourrait paraître chose malaisée ; mettre le Christ au centre s'inscrit dans un questionnement autour du salut. La lecture associée y renvoie : « *Voici ce que le Seigneur fait entendre jusqu'à l'extrémité de la terre : Dites à la fille de Sion : Voici ton salut qui vient, voici avec lui son salaire, et devant lui sa récompense* » (Es 62, 11). Si l'on ne se préoccupe plus de son salut, que faire de Jésus-Christ... ?

Le risque évoqué par l'apôtre Paul, vivre à la manière humaine, n'appartient pas au passé, loin s'en faut. Nous pensons exister *par ce que* nous faisons, ce que nous montrons, par les performances dont nous sommes capables, par l'élite à laquelle

nous nous enorgueillons d'appartenir, par l'argent que nous étalons, par les amitiés qui nous honorent, par En un mot et en réalité, par nous-mêmes. Nous pouvons exister *parce que* Dieu, en Jésus-Christ, nous regarde, nous espère, nous aime. Croire cela nous fonde, pas seulement intérieurement. La foi, par laquelle l'événement du Christ devient un évènement qui me concerne, change le rapport au monde, la manière dont nous entretenons les relations, dont nous faisons usage de l'argent, relativise les échelles sociales,... Elle libère des ressorts mondains, désaliène, délivre de la nécessité de se faire un nom, propose d'être plutôt que de paraître. Appartenir à la communauté chrétienne ne fait pas le croyant, pas plus que l'habit ne fait le moine... Poser le Christ comme fondement, c'est se fonder ailleurs qu'en soi, se demander en quoi le fait de « connaître Jésus Christ », de se savoir, par lui, aimé de Dieu, change quelque chose. La Réformation vise à la refondation de nos vies. Le reste est littérature.

Le présupposé de cette libération en rendant la refondation possible, c'est de vivre les logiques humaines comme un enfermement, ce qui n'a rien d'évident. Cela dépend des aspirations personnelles et le monde fait miroiter tant de voies possibles. Il n'y pas de ligne de partage franche ; la conscience personnelle par contre est sollicitée : « *Vous qui ravivez la mémoire du Seigneur, point de répit pour vous* » (Es 62, 6). Et il est possible de vivre des valeurs chrétiennes sans se réclamer de Jésus-Christ. Ce qui libère de l'idée d'un Jésus Christ mode d'emploi... en le rétablissant dans sa vérité de Vivant. Il arrive que la rencontre du Christ permette un regard rétrospectif, offre une vue sur soi jusqu'alors cachée – quand la grâce de Dieu dévoile un passé illusoire, quand, pour suivre Calvin, nous « apprenons le Christ » et que nous apprenons de lui ce que nous sommes pour Dieu.